

Anne-Louis GIRODET de Roussy-Trioson, 1767-1824

*Carnet*

Vers 1792-1806  
70 feuillets. 190 x 135 mm.  
[Ms 513]



Étude pour *l'Aurore* (f. 6v)

Ce carnet intime, qui devait tenir dans la poche d'un habit, est considéré par les gens de lettres, comme un manuscrit, et, par les historiens d'art, comme un carnet de dessins. Comme

souvent, la vérité est qu'il est les deux à la fois. Si vous en tourniez une à une les pages, et, en déchiffriez l'écriture ou les croquis qu'il contient, vous découvririez le secret qui

explique la peinture de Girodet. Ce secret, présent à chaque page, est qu'il mêle dans un même espace, jusqu'à les confondre, l'art de la littérature et celui de la peinture<sup>1</sup>. Ainsi, sa minutieuse écriture, souvent raturée, car il s'agit d'un carnet qui servit à noter, vite, pour retenir, la fugacité des pensées, et l'évanescence des images, fixe les sujets de possibles tableaux d'histoire : « L'ambitieux est vêtu de draperies changeantes : il a jette ses masques : dans l'instant qu'il se croit prêt à jouir du sceptre et de la couronne, unique objet de ses travaux, que la folie lui présente enveloppée de nuages légers et transparents, et reculant toujours devant lui, la mort le saisit et l'arrête. Le sceptre et la couronne se résolvent en fumée<sup>2</sup>. » Ou alors, dans la veine Ossianique, qu'il a adapté à la politique française dans un célèbre tableau destiné à Bonaparte<sup>3</sup>, *L'ombre d'Ossian reçoit dans les nuages les ombres de Pope, de Dridan, de Shakespeare, de Milton, de Thompson*<sup>4</sup>. « Aux accords de la harpe d'Ossian, et des Bardes, les ombres des poètes anglais et des poètes français s'embrassent dans les palais aériens. » Et celui-ci, plus cocasse, « *Un vieillard et un enfant se disputent une poupée*<sup>5</sup>. » Quelquefois, il croque ses sujets, substituant aux mots les traits du crayon. Nulle ligne n'est consacrée à la vie quotidienne, rien à la banalité des choses. Les êtres humains apparaissent sur une seule page, caricatures grimaçantes, peut être faites à Rome. Rare exception, pratique, Girodet a griffonné au revers de la couverture, l'adresse de l'imprimeur Didot, rue Guénégaud<sup>6</sup>, et marqué, « de Bertin 600 le 10 Juin 1808 », plus loin, « à Pillement 1000<sup>f</sup>. p<sup>r</sup>. 2<sup>e</sup> paiement du paysage d'Endymion le 1<sup>er</sup> Juin 1808<sup>7</sup> ». Ces deux mentions se rapportent probablement, l'une, au règlement des *Funérailles d'Atala*, commande de Bertin, l'autre à une assistance pour le paysage d'une réplique, ou d'une gravure, *d'Endymion*<sup>8</sup>. Plusieurs fois, il recourt aux deux langages à la fois, celui des mots et celui du dessin. Ainsi, l'évocation de l'Aurore<sup>9</sup> fait face à son rapide croquis, au crayon. Le texte est visuel, descriptif et sensuel ; le tableau est prêt à peindre. « Les 4 heures du jour, le matin est figuré par l'aurore, elle est éclairée de bas en haut, par un flambeau qu'elle tient. Elle presse ses mamelles, la liqueur qui s'en échappe est la

rosée : elle se réduit en vapeur et se distille ( ? ) en fleurs où [*mot raturé*] déjà se reposent des papillons. Le voile de sa tête est blanc bleuâtre, sa tunique blanc jaunâtre, son manteau orange pâle, et ses brodequins pourpre. Une étoile brille sur sa tête et l'éclaire faiblement. Les oiseaux la saluent par leur concert. Le pâle croissant de la lune s'évanouit sur les airs chargés de vapeurs argentines. Ses cheveux distillent la rosée. Des larmes de plaisir humectent ses yeux. Le sourire siège sur ses lèvres ; une douce extase est peinte dans son regard. Elle jouit des hommages de la nature ». Suit la description des autres heures, qui ressemblent fort au programme décoratif d'une chambre à coucher<sup>10</sup>. Plus loin, on trouve quelques pensées intimes, une idée pour le long poème didactique, *Le peintre*<sup>11</sup>, qui l'occupa une bonne partie de sa vie. « Adonné, dès l'enfance, à l'art de la peinture, j'ai eu souvent l'occasion de remarquer et de sentir combien de jouissances particulières l'exercice de ce bel art procure à ceux qui s'y livrent : en effet la nature en se manifestant au regard du peintre lui révèle des secrets qu'elle cache aux yeux de la foule, aucune forme, aucune couleur, aucun effet ne lui échappe, il semble doué d'un sixième sens<sup>12</sup>. » Ailleurs, il frôle l'aphorisme misanthrope : « Combien de sots faut-il pour faire un public<sup>13</sup> ? ». De nombreuses pages sont consacrées à l'imitation, ou à la traduction des poètes latins ou grecs (que Girodet traduisait du latin) : Catulle, Martial, Anacréon, Sappho, etc. Ces traductions furent publiées dans la première biographie de Girodet<sup>14</sup>, ou en livraisons illustrées, d'après ses dessins, gravés en hommage par ses élèves<sup>15</sup>. Girodet a utilisé ce carnet, successivement abandonné et repris, à divers moments de sa vie, pendant plusieurs années. En Italie d'abord, vers 1791, où il compose les merveilleux dessins qui serviront à illustrer une fameuse édition de Racine que Firmin Didot avait demandé à David de diriger<sup>16</sup>. Le carnet contient une première pensée pour la scène VII de l'acte III d'*Andromaque*, où Andromaque est agenouillée devant Pyrrhus, avec sa servante Céphise. Plus précieux encore, douze croquis de paysage sont un rare souvenir de sa passion pour ce thème, en général délaissé par l'école de David. Girodet

lui consacra l'essentiel de son temps pendant son séjour napolitain, entre janvier 1793 et mars 1794. Les nombreux paysages qui figurent dans sa vente après décès ont, aujourd'hui, presque tous disparu. C'est une des grandes pertes de son art. D'autres dessins, tel celui d'un projet de vase qui célèbre l'alliance de la peinture et de la musique, peut être un hommage à la comédienne et musicienne Julie Candeille, qu'il rencontre vers 1806, date célébrée sur le cartouche du vase, ou celui d'une éblouissante déploration qui surgit de la virtuosité frémissante de la plume, font de ce carnet un recueil presque complet de l'art si varié et si savant de Girodet. De tous ses carnets, on en connaît cinq, celui-ci est le plus littéraire, mais d'une littérature particulière, celle qui médite la peinture.

**Sylvain Bellenger**

---

7 Louis-François Bertin (1766-1841), dit Bertin l'aîné, directeur du *Journal des Débats*, appelé *Journal de l'Empire* sous Napoléon. Après l'exposition d'une *Scène de Déluge* au Salon de 1806, il commanda à Girodet le tableau des *Funérailles d'Atala* (1808), conservé au musée du Louvre.

8 Probablement, Victor Pillement (1767-1814), fils de Jean Pillement mort à Lyon en 1808, graveur, spécialiste du paysage.

9 p. 6 verso.

10 Il s'agit peut être d'un programme que Girodet a partiellement utilisé pour la chambre de l'Impératrice au château de Compiègne, au moins pour *l'Aurore chassant la nuit* (1814) au centre du plafond. Sur les murs le décor définitif a repris *Les Saisons* du Cabinet de Platine du Château d'Aranjuez en Espagne, que Girodet avait peint en 1800.

11 Coupin, *op. cit.*, t. I, p. 47-199, a publié ce poème.

12 p. 21 recto.

13 p. 18 verso ; cet aphorisme fut repris par Girodet dans sa réponse aux critiques de sa *Scène de Déluge* du salon de 1806, *La critique des Critiques*, p. 11.

14 Coupin, *op. cit.*

15 *Anacréon. Recueil de compositions*, Paris, 1825 ; *Sappho, Bion, Moschus. Recueil de compositions*, Paris, 1829.

16 Racine, *Œuvres*, Paris, 1801.

---

1 Dans sa publication des *Œuvres posthumes* de Girodet (Paris, 1829), Coupin publie de nombreux textes de ce carnet.

2 p. 1 recto.

3 *Ossian accueillant au Paradis d'Odin les héros français* (1801), Château de Malmaison.

4 p. 5 verso ; il s'agit d'Alexander Pope (1688-1744), John Dryden (1631-1700), William Shakespeare (1564-1616), John Milton (1608-1674) et l'un des Thompson. Vingt ans avant le débat romantique, Girodet s'intéresse à la Renaissance anglaise, particulièrement à Shakespeare.

5 p. 2 verso.

6 Pierre Didot (1761-1853).